

vingt ou six amis qui étaient admis dans son intimité, il ne voulut voir personne et ne s'occupa que de sa partition. Tous les matins, il livrait aux copistes un fragment de son opéra. Après treize jours de travail, la partition était terminée, et les rôles distribués. Huit jours lui suffirent pour l'orchestrier.

Les répétitions n'étaient point favorables au succès de l'ouvrage; les musiciens de l'orchestre jouèrent la partition en entier à trois reprises, sans donner le moindre signe d'approbation. Pour tout autre compositeur que pour Donizetti, cet accueil glacial eût été décourageant; mais le *maestro* qui avait déjà passé par tant d'épreuves ne se laissa pas un moment émouvoir par l'indifférence des artistes de l'orchestre. Cette indifférence se changea bientôt en moquerie. Leur position ne leur permettant pas d'exprimer à haute voix leur opinion sur la musique de *Don Pasquale*, quelques-uns des musiciens couvrirent de facéties leurs cahiers de musique. Entre autres caricatures que l'on pourrait au besoin retrouver dans les archives du Théâtre-Italien, l'un de ces messieurs avait représenté Donizetti ayant à la main un instrument tout autre que mélodieux, et au-dessous de la caricature on lisait ces mots :

CLYDOPOMPE MUSICAL, A JET CONTINU

L'orchestrier était alors M. Dormoy. Il avait pour commanditaire M. Vatel, agent de change. A la dernière répétition, l'un et l'autre furent du même avis sur le sort qui, selon eux, attendait *Don Pasquale*. "Nous avons entendu M. Vatel dire à M. Dormoy : "Cette pièce et cette musique seront bonnes tout au plus pour des saltimbanques."

Donizetti n'ignorait pas les hostilités dont il était l'objet. Ne craignez rien pour moi, nous dit-il, c'est sûr tant de la dernière répétition générale, mon ouvrage réussira; il n'y manque qu'un morceau pour le compléter. Il nous emmena à son hôtel, et tirant d'un tiroir qui surmontait un vieux piano une feuille de papier de musique couverte de notes, il pria son cousin, M. Accursi, de la porter à Mario. "Il y a, ajouta-t-il dans ce morceau, un accompagnement de tambour de basque qui doit être fait dans la coulisse; je ne vois guère que Lablache qui soit assez fort sur cet instrument; j'ai moi-même le prié d'accompagner la chanson que j'envoie à Mario." Cette chanson était la fameuse sérénade que le public fit répéter trois fois à la première représentation.

Donizetti avait l'excellente habitude de conserver tous les morceaux et même les plus petits fragments de morceaux, rendus inutiles dans ses opéras; ces fragments ou ces morceaux étaient classés dans trois cases, selon l'importance que le compositeur y attachait. Dans l'une se trouvaient les finales, les retournelles trop longues, dans l'autre, des restes de pièces d'ensemble, des caballettes, des onguées, dans le troisième enfin les airs et les romances. C'est de ce dernier tiroir qu'il avait été la sérénade de *Don Pasquale*. Nous devons

ajouter, qu'en ce moment-là c'était le seul morceau qui s'y trouvât.

Le grand jour arriva. La salle du Théâtre-Italien n'avait jamais eu une réunion plus brillante du grand monde parisien. Le nom de Donizetti, rendu populaire par *Lucia* et la *Favorita*, était déjà cher au public français; on ne pouvait croire au bruit fâcheux que les artistes de l'orchestre avaient répandu sur la médiocrité de l'œuvre qu'on allait entendre. On avait raison de se méfier d'un jugement anticipé. Le public, saisi par l'abondance des motifs qui fourmillent dans la partition de *Don Pasquale*, saisi par cet admirable quatuor, qui, à lui seul aurait suffi à établir la réputation du maître, saisi enfin par une exécution au-dessus de tout éloge, applaudit avec enthousiasme, fit répéter quatre morceaux, et revint pendant quatorze soirées consécutives saluer de ses acclamations le chef-d'œuvre dont l'auteur de *Lucia* venait de doter la scène. *Don Pasquale* fut chanté par Mme Giulia Grisi; par MM. Mario, Lablache et Tamburini. Il fallait voir et entendre ce grand artiste, Lablache, dans cette sublime création de *Don Pasquale*. Lors qu'il arrivait, avec son visage épanoui, s'avançant timidement, d'un air svelte, et s'affaissant malgré lui sous sa corpulence gigantesque (il venait offrir sa main et son cœur à la charmante Norma), le rire éclatant dans toute la salle, et lorsque sa voix formidable, dominant toutes les voix et tous les instruments, tonnait dans ce fameux quatuor devenu immortel, on était entraîné par l'admiration; l'enthousiasme gagnait tout l'auditoire, c'était un grand triomphe pour le compositeur et pour l'artiste. Lablache, pour rendre sa physionomie et son costume plus pittoresques et plus réjouissants, ornait sa boutonnière d'un énorme camélia. A chaque nouvelle représentation, le marquis Aguado, faisait apporter au célèbre chanteur le plus beau camélia que son jardinier avait reçu l'ordre de cueillir dans ses serres.

Ah! il fallait voir la figure de Donizetti au sortir de cette soirée triomphale; il était joyeux comme un enfant, et ne cessait de répéter ces mots. Vous voyez bien que l'orchestre s'est trompé."

*Dom Sébastien* fut le dernier ouvrage que Donizetti composa pour la scène française; ce fut celui aussi auquel il travailla avec le plus d'ardeur et d'amour; et auquel il consacra le plus de temps.

Le succès hélas! ne répondit pas aux espérances du maître. Un événement fatal venait de frapper la famille royale et cet événement avait plongé la capitale dans le deuil. Le duc d'Orléans était mort et dans l'opéra de *Dom Sébastien*, il y avait précisément un spectacle des plus lugubres, c'était un enterrement aux flambeaux qui remettait en mémoire à tous les esprits le deuil que la France portait.

Donizetti avait éprouvé pendant les répétitions de *Dom Sébastien* des déceptions sans nombre. Plusieurs fois Mme Stolz, qui avait alors un pouvoir souverain à l'Opéra, suscita à Donizetti des difficultés blessantes pour sa dignité d'artiste. Par